

## Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 13 juillet 1923

---

### Discours prononcé par M. Charles PEREZ, Professeur à la Faculté des Sciences de Paris

Mes jeunes Amis,

Mes premiers mots seront pour vous rassurer : je ne vous imposerai pas un long discours. Les années, déjà trop nombreuses, hélas ! qui, des bancs où vous êtes rangés, m'ont fait monter à la pourpre de cette estrade, n'ont pas suffi à effacer en moi le souvenir des impressions d'autrefois, quand, écolier comme vous, je venais attendre la proclamation des prix. Le discours d'usage, passe encore ; il est prononcé par un des maîtres du Lycée : figure connue, ami de tous les jours, dont on écoute volontiers, avant les vacances, une dernière leçon. Vos applaudissements viennent d'en témoigner tout à l'heure. Mais le Président ; quel fâcheux personnage ! Totalemment inconnu la veille, on le voit tout à coup porté au pinacle, puis aussitôt il retourne au néant. Tels ces météores légers qui, venus des profondeurs mystérieuses de l'espace, illuminent un moment leur chevelure dans la gloire fugitive de leur périhélie, puis ramassent leur traîne et vont à nouveau se perdre dans l'infini. Croyez bien que, si je me sentais ici investi d'un pouvoir discrétionnaire, mon premier soin serait de me retirer la parole. Mais nous sommes, vous et moi, prisonniers d'une discipline traditionnelle : je dois parler, il vous faut m'entendre ; mettons en commun nos résignations pour cet acte de contrition nécessaire.

Et puisque je viens de faire allusion à mes souvenirs d'enfance, permettez-moi d'exprimer ici publiquement ma reconnaissance pour ceux qui furent mes professeurs de Lycée. Tous, je crois bien, sauf deux peut-être, ont déjà disparu, et je ne puis que vénérer leur mémoire. Mais d'autres générations les ont remplacés, qui, avec plus de science sans doute, en tout cas avec un dévouement égal, je ne dirai pas leur succèdent dans le même métier, mais bien continuent leur apostolat. Et, voyant dans les Professeurs qui m'entourent les héritiers des vertus traditionnelles des maîtres de l'Université, je leur adresse d'un cœur sincère les remerciements d'un ancien élève, qui sont tout le prix des leçons d'autrefois.

Vous, jeunes gens, absorbés par la tâche quotidienne immédiate, vous n'avez pas le temps de réfléchir à la valeur ni à la signification de l'enseignement qui vous est donné. Vous savez bien qu'il faut apprendre quand on est jeune, avant de pouvoir embrasser une carrière d'homme ; mais il peut vous sembler que le but intrinsèque de vos travaux scolaires est de vous faire franchir la barrière du baccalauréat ou de vous aider à forcer la porte d'entrée d'une grande Ecole. Il importe de ne pas vous laisser aller à cette erreur. L'enseignement du Lycée a une portée plus haute et plus désintéressée ; Les devoirs et les leçons qu'on vous donne n'ont pas la prétention de constituer un apprentissage technique de toutes les carrières de la société ni de tous les actes de la vie. Lorsqu'on vous fait imaginer une lettre de Vauban à Louis XIV à propos de la Dîme Royale, ce n'est point pour vous préparer à rédiger pour l'agent du fisc votre déclaration d'impôt sur le revenu, ni pour suggérer, à ceux d'entre vous qui seront

députés, des moyens nouveaux d'équilibrer le budget de la République. Lorsque votre professeur de mathématiques vous fait supposer, dans l'énoncé d'un problème, que l'on fond des pièces de monnaie pour obtenir un certain alliage d'argent, ce n'est point afin de vous inciter à un délit que répriment les lois.

Tout ce que vous faites au Lycée n'est qu'une gymnastique, variée dans ses exercices, destinée à dresser vos intelligences et à vous assurer cette trempe morale que donne la haute culture de l'esprit. Les controverses, parfois si vives, qui s'élèvent sur la fixation de vos programmes, sur l'organisation de vos plans d'études, montrent assez qu'il s'agit là d'une question vitale pour notre pays : donner à l'élite de notre jeunesse une armature intellectuelle aussi solide que possible, conjurer s'il se peut par là le tragique danger de notre infériorité numérique vis-à-vis de voisins redoutables, faire de vous des hommes, dignes de recevoir et capables de défendre le lourd héritage de gloire que comporte le nom de Français.

Il n'est pas de nation dont le génie résume autant d'humanité que la nôtre. Certes, les républiques anciennes ont pu avoir un amour aussi jaloux de la liberté, une aussi claire aperception de la justice et du droit ; mais en recevant cet héritage, l'âme généreuse des vieux Celtes l'a magnifié, en faisant rayonner sur le monde l'astre nouveau de la fraternité. Dans l'ordre intellectuel, l'incomparable clarté de notre langue est l'indice de cette harmonieuse lucidité de notre esprit, qui caractérise entre toutes les œuvres maîtresses de notre littérature ou de notre art, comme les idées neuves de nos savants. Et le prestige universel de la France est fait à la fois d'affection pour la générosité de sa politique, d'admiration et de respect pour l'équilibre de sa lumineuse raison.

Que de fois a-t-on dit qu'une lumière manquerait au monde si la France cessait d'exister. Ils en étaient bien convaincus vos vaillants devanciers, qui ont fait si magnifiquement à la Patrie le sacrifice des joies que leur promettait la vie. Et lorsque chaque jour, au sortir des classes où, de quoi qu'on ait parlé, on a toujours cherché à façonner votre esprit dans le moule national et à vous faire un peu plus Français, lorsque, dis-je, au vestibule du Lycée, vous passez, reconnaissants et graves, devant le marbre où se perpétue l'héroïsme de vos aînés, vous devez vous dire qu'ils ne sont pas morts seulement pour que la France, reconstituée dans son unité territoriale, continue à vivre, mais aussi pour qu'elle continue à penser.

Vous m'excuserez de parler surtout de la pensée scientifique. Comme la science déjà faite qu'on vous enseigne, la science en train de se faire doit être désintéressée. En présence des formidables conquêtes qui, depuis un siècle surtout, se précipitent, et nous donnent tant de pouvoir sur le monde, on s'imagine bien souvent que ces applications utilitaires constituent le but même de la science, et que les savants doivent se proposer délibérément de résoudre les questions pratiques soulevées par l'actualité. Rien n'est plus faux qu'une telle doctrine ; rien ne serait, à brève échéance, plus stérilisant pour la science que de se placer au point de vue d'un utilitarisme immédiat. Le seul but à viser est la recherche du vrai ; l'utile se présente de lui-même par surcroît, souvent imprévu, et dépassant en fécondité le programme de nos désirs.

Je n'en prendra qu'un seul exemple, celui de Pasteur. C'est ici, dans cet amphithéâtre même, qu'au jour de ses soixante-dix ans, une fête jubilaire réunit autour des pouvoirs publics les délégués de toutes les nations, enthousiastes à apporter au grand Français le tribut de leur admiration reconnaissante. Et ici encore, il y a quelques semaines, à l'occasion du centenaire de sa naissance, cet universel hommage s'est renouvelé avec la même ferveur. Sans aucun

doute, le nom de Pasteur symbolise pour tous les peuples le miracle de la guérison de la rage, et les foules vénèrent en lui l'un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité.

Mais pensez-vous que Pasteur se soit de prime abord proposé l'in vraisemblable utopie de guérir la rage ? Sorti chimiste de l'Ecole Normale, Pasteur débuta par des recherches de science pure, et ce furent ses théories sur la relation entre la dissymétrie moléculaire des acides tartriques et leur pouvoir rotatoire qui signalèrent les premiers éclairs de son génie. Puis, de proche en proche, il fut amené à étudier la chimie des fermentations, à y découvrir le rôle des microbes ; les fermentations microbiennes le conduisirent aux maladies infectieuses des animaux, enfin à celle de l'homme lui-même. Et c'est ainsi, non point par un plan pré-conçu d'utilité sociale, mais par le développement naturel de sa pensée, par l'enchaînement progressif de ses découvertes que Pasteur fut amené à fixer les règles pratiques de la bonne fabrication du vinaigre et de la bière ; de la conservation des vins ; de la sélection des œufs, mettant les magnaneries à l'abri du fléau qui décimait les vers à soie ; de la vaccination préventive, faisant du virus un remède, et mettant le bétail à l'abri du charbon.

On peut bien affirmer que Pasteur, qui n'était pas médecin, n'avait pas prémédité de révolutionner la médecine. C'est à son corps défendant, et tenaillé de scrupules, qu'il aborda les maladies de l'homme ; mais il ne pouvait y avoir, dans son esprit, de différence entre la pathologie humaine et la pathologie animale : toutes deux obéissaient aux mêmes lois. Le charbon vaincu, pourquoi ne s'attaquerait-il pas à la rage ? Domestiquant en quelque sorte, chez les lapins de laboratoire, ce mal sauvage des chiens errants, il arriva à en manier avec précision le virus, à l'atténuer en vaccin. Et le jour où lui fut amené, comme en un recours suprême, le petit Meister déchiré d'effroyables morsures, devant cette victime vouée à une mort certaine, il fallut bien que sa certitude intellectuelle fût plus forte que les scrupules de son cœur. Pasteur prit sa seringue, pour la première inoculation humaine ... et le petit Meister fut sauvé.

Tout se tient dans l'œuvre de Pasteur, et la victoire sur la rage n'est que le dernier aboutissant des recherches sur la cristallisation des acides tartriques. Encore Pasteur nous fournit-il cet exemple, peut-être unique, d'un savant faisant lui-même la moisson d'immenses résultats pratiques sur le champ nouveau ouvert à la pensée scientifique par les intuitions de son génie. En général, c'est à longue échéance, avec une apparence fortuite, que l'application utile surgit de notions théoriques depuis longtemps acquises, ou lentement perfectionnées par les apports successifs d'une foule de travailleurs, inconsciemment solidaires dans le gestation de l'avenir. Qui dira combien de savants illustres ou de chercheurs oubliés ont collaboré à réaliser l'avion qui bientôt, sans pilote, chevauchera la tempête, ou ces ondes mystérieuses, transmettant sans fil, d'un bout à l'autre du monde, les battements d'une horloge impeccable, l'appel d'un navire en détresse, les inflexions de la voix humaine, demain peut-être prolongeant d'un continent à l'autre la portée de notre vue ?

Créatrice de progrès et de bien-être, la science est aussi, vous le savez, un élément décisif de puissance dans les combats, également capable d'imaginer des moyens effroyables de destruction et de leur opposer des moyens efficaces de préservation. A la fois pour continuer son rôle dans le monde et pour sa propre sauvegarde, la France se doit à elle-même de mettre la recherche scientifique au premier plan de ses préoccupations.

Vous êtes au cœur d'une des plus vieilles Universités ; depuis le Moyen âge, on travaille ici au progrès de la science et de la pensée ; et sur le mur de cet amphithéâtre, consacré moins

à l'enseignement qu'aux fêtes de l'esprit, un pinceau immortel a fixé un rêve de sérénité. A voir le calme auguste de ces groupes, il semble que la douce clarté tombée d'un ciel limpide illumine d'emblée les intelligences, et qu'il suffise à l'adolescent de pencher sa main creuse à la source fraîche, pour éteindre sa soif d'éternelles vérités. Peut-être aux anciens âges de l'Hellade cette vision poétique a-t-elle eu quelque semblant de réalité. Mais la nature est devenue plus revêche, à mesure que l'homme lui a arraché ses secrets ; la méditation dans une verte clairière n'est plus la condition qui convient aux progrès de la science moderne : il faut le travail patient, acharné, souvent ingrat, qui se poursuit dans les laboratoires ; et je voudrais que vos regards, perçant les murailles, derrière ce trompeur décor de fête, pussent saisir dans leur réalité misérable ces ateliers où les savants peinent obscurément pour mieux comprendre le monde et assurer un peu plus de bonheur aux générations à venir.

Toujours chichement dotés, les laboratoires ont spécialement pâti de la crise économique actuelle : la vie chère les menace de mort. Cette année, il est vrai, un appel a été lancé par la presse pour intéresser les foules à la grande pitié des laboratoires français. Les offrandes généreuses affluent, et nous ne pouvons qu'accueillir avec reconnaissance ce secours exceptionnel. Mais pour travailler d'une manière continue et productive, les laboratoires ont besoin de ressources régulières assurées : à l'Etat de donner l'exemple, pour encourager la générosité privée. Lésiner sur la science serait la plus décevante, la plus périlleuse des économies. Il n'est pas admissible que, sur un budget de vingt milliards, on ne trouve pas les quelques millions nécessaires au salut de l'esprit. Nous ne pouvons pas laisser éteindre cette pensée française dont le monde entier attend et reconnaît la lumière. Nous ne voulons pas qu'un pèlerin de la pensée, visitant dans peu de siècles cette Montagne Sainte-Geneviève, qui est pour ainsi dire notre Acropole, n'y trouve plus à adresser à la raison éternelle qu'une prière rétrospective sur les ruines d'un Parthénon dévasté.

A vous qui m'écoutez, à vous surtout, jeunes gens qui serez bientôt citoyens, le devoir de propager autour de vous cette conviction que donner pour la science est un des moyens les plus efficaces de lutter pour que la France vive, et que, demain comme hier, cette nation aura la primauté dans les cœurs et la victoire dans les combats, qui aura le mieux su consacrer ses forces à la recherche désintéressée du vrai.

## **Charles PEREZ**

(1873-1952)

*Zoologiste*

*Ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure*

*Agrégé de sciences naturelles (1898)*

*Maître de conférences à la Faculté des Sciences de Paris (1909)*

*Professeur à la Faculté des Sciences de Paris -Chaire de zoologie (1922)*